

POÉSIE, *TERRA INCOGNITA* ?

Car le besoin de poésie est un besoin de tout autre chose que de poésie.
Benjamin Fondane, *Baudelaire et l'expérience du gouffre*

Vincent Teixeira*

Suite à un appel à contribution de la revue en ligne *Fabula LhT* (Littérature Histoire Théorie), qui propose de réfléchir autour de ce qu'ils nomment un “je-ne-sais-quoi de poétique : l'idée de poésie hors du champ littéraire”.

La poésie, déjà tellement invisible, clandestine, est si souvent galvaudée, dévoyée en multiples caricatures ou ersatz, qu'en pensant la défendre, très souvent on la mutile, quand elle n'est pas tout simplement oubliée, méprisée. Ainsi, plutôt que ses grimaces ou simulacres, sans prétendre la définir, je voudrais d'abord dire ce qu'elle n'est pas, précisément ces « je-ne-sais-quoi de poétique » qui encombrant le paysage culturel et mental, et en même temps réaffirmer comment elle déborde le cadre de la littérature, étant d'abord liée à la vie, portée par un sentiment à *vif* de l'existence. Et s'il s'agit avant tout de « *pratiquer* la poésie » (Breton), afin d'éclairer quelque peu le sens mystérieux de l'existence, il convient d'abord d'entendre ce qu'en disent des poètes eux-mêmes, et non les critiques – ce qu'on oublie ou piétine trop souvent.

De prime abord, un embarras ou un frisson : pourquoi vouloir chercher

* 福岡大学人文学部教授

la poésie en dehors d'elle-même, alors qu'elle est déjà tellement effacée, invisible, ne survivant que clandestinement, quand elle n'est pas caricaturée ou tournée en dérision, reléguée au remugle de vieilleries inutiles, frivoles ou vaniteuses ? Dans le paysage planifié de l'actualité littéraire (soumis à l'hégémonie du « roman » et de la fiction, vulgate et illusion de la sensibilité moderne, véhicule de sommeil empoisonné), sa quasi-disparition, quand ce n'est pas sa réduction à des simulacres, produits de substitution, inoffensifs accoutrements verbaux, n'est-elle pas un symptôme significatif de nos désastres symboliques, aussi déroutants que « nos désastres utilitaires », une obstruction du paysage mental et sensible, comme un sabotage de la vie passionnelle ? Dans cet étouffement en cours et face aux blessures faites à la sensibilité, est-il encore possible de chercher « à ce que le vent se lève », comme osent encore le clamer certains intempestifs francs-tireurs, à rebours des modes actuelles, telle l'insurgée et « mécontemporaine » Annie Le Brun ? Car « malheureusement, écrit-elle, ce ne sont pas là des questions d'ordre littéraire mais des questions de respiration. Et si je m'alarme à ce point du sort de la poésie, c'est que le nôtre en dépend, tant les risques d'étouffement sont sérieux.¹ » Mais, conséquence de ce nouveau malaise dans la civilisation, une des taches aveugles de notre paysage mental est d'évacuer tout ce qui n'est pas passé au filtre de la *raison* (à la fois *pure* et *pratique*), de ne pas reconnaître, selon la formulation de Maurice Blanchard, que « la poésie est une propriété de la matière », et de persister à ne pas voir que le réel recèle en lui-même sa part d'étrangeté et d'inconnu, car « le poète n'est rien, c'est ce qu'il cherche qui est tout. Pour lui, la poésie et la vie sont intimement nouées² », si bien que c'est le

¹ Annie Le Brun, *Appel d'air*, Paris, Verdier, 2011, p. 9 et p. 27. « La mécontemporaine » est le titre d'un article que lui a consacré Judith Perrignon, *Libération*, 26 mars 2001.

poème qui écrit le poète.

Néanmoins, je ne suis pas de ceux qui sacralisent le poème, encore moins les poètes, car, à la différence de la plupart des philosophes, leurs découvertes ne sont pas érigées en principes d'explication universelle, leur singularité étant même un démenti à toute prétention à vouloir interpréter le monde une fois pour toutes, une fois pour tous ; et surtout parce que la poésie n'est ni dans les choses, ni dans les êtres, ni dans les mots, mais (dans) ce qui les relie entre eux, ce qui dévoile en même temps leurs énigmatiques correspondances et leur vertigineuse distance. Plus qu'un lien, une transformation réciproque. C'est par ces analogies et révélations que le poète est parfois celui dont la parole élargit l'horizon, jette quelque lumière sur l'énigme où se confondent nos jours et nos nuits, et permet ainsi de surmonter, ne serait-ce que fugitivement, par éclairs, notre « inacceptable condition humaine ». À l'encontre d'une critique qui tend à épuiser les significations en les épinglant au tableau des catégories, auquel échappe par nature le mouvement originel de la création, la poésie est réfractaire à toute définition, comme à tout embrigadement, quel qu'il soit, théorique ou politique. On connaît, en écho aux merveilleux nuages chers à Baudelaire, l'implacable réponse de Federico García Lorca à Gerardo Diego qui lui demandait ce qu'est la poésie :

¿qué voy a decir yo de la Poesía? ¿Qué voy a decir de esas nubes, de ese cielo? Mirar, mirar, mirarlas, mirarle y nada más. Comprenderás que un poeta no puede decir nada de la Poesía. Eso déjaselo a los críticos y profesores. Pero ni tú ni yo ni ningún

². Maurice Blanchard, *Les Barricades mystérieuses*, Paris, Gallimard, coll. «Poésie», 1994, p. 168.

*poeta sabemos lo que es la Poesía. Aquí está ; mira. Yo tengo el fuego en mis manos. Yo lo entiendo y trabajo con él perfectamente, pero no puedo hablar de él sin literatura.*³

LES JE-NE-SAIS-QUOI DU DÉVOIEMENT POÉTIQUE

Il y a tout à espérer que la poésie existe, vive « hors du champ littéraire » ; et presque rien à ce qu'elle soit cantonnée à la poésie poétisante, ou à la littérature, en dehors de petits et vains plaisirs esthétiques de salon, traduisant la vacuité esthète de la bourgeoisie cultivée, des fonctionnaires de la culture et de « la littérature-littéraire », un vain délice des mots, désincarné et coupé de la vie. Le surréalisme, en son temps, nous l'a bien fait voir : littérature (et pas seulement la prose) et poésie sont de nature essentiellement différente, car la poésie vit de ne pas être séparée de la vie, chant de l'être sur « les chemins de la vie », cherchant à démasquer le réel, elle engage toute la vie intérieure, et pas seulement le langage. Et si véritablement « le langage sert à vivre⁴ », le poète ne s'intéresse aux mots que dans la mesure où ils sont vivants, ont un poids de chair, de sang, de vie, de mort. C'est ainsi que la poésie n'a pas de lieu prescriptible et peut se lever partout. Étant « faire », « création » – selon l'étymologie *poièn*, de « enfanter » à « fabriquer un objet » – elle n'a pas à se

³. Federico García Lorca, “De viva voz a Gerardo Diego”, *Obras Completas*, vol. 1, Madrid, Aguilar, 1972, p. 169. « Que dirais-je de la poésie ? Que dirais-je de ces nuages, de ce ciel ? Les voir, les voir, les voir, et rien de plus. Tu comprendras qu'un poète ne peut rien dire de la Poésie. Laissons cela aux critiques et aux professeurs. Mais ni toi, ni moi, ni aucun poète, nous ne savons ce qu'est la Poésie. La voici ; regarde. Je porte le feu dans mes mains. Je le comprends et je travaille parfaitement avec lui, mais je ne peux en parler sans littérature » (traduction de l'auteur).

⁴. Émile Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, t. 2, Paris, Gallimard, 1974, p. 217.

justifier d'être et ne se laisse enfermer nulle part, délimiter par aucune clôture, aucune barricade ; insubordonnée, elle est partout et nulle part, fuyante, évanescence, ou comme le précise Pierre Reverdy, elle « n'est en rien ni nulle part, c'est pourquoi elle peut être mise en tout et partout.⁵ » En évitant toutefois d'en faire une étiquette passe-partout, « prêt-à-penser », « prêt-à-consommer », de tout et n'importe quoi. A fortiori, et bien au-delà de la vaine et désuète distinction entre prose et vers, elle vit donc en dehors de cette manière très française des dissections ou classifications en genres littéraires, qui sont inclusions et forclusions, ne pouvant que se défaire dans ce genre de cloisonnements, tant il est toujours « dangereux d'essencier⁶ », comme dit Henri Michaux.

La célèbre formule de Victor Hugo, « je n'aime pas les vers, j'aime la poésie », qui s'oppose à tout snobisme littéraire ou formalisme esthétique, laisse entendre assez fortement à quel point la poésie ne saurait être réduite à quelque forme que ce soit, pas plus qu'à la littérature en soi. Au-delà de la vanité de « la poésie littéraire » (l'art pour l'art), Hugo écrit ailleurs qu'elle consiste à « aller au-delà » entre fulgurances et fureur sacrée, à faire « sa vie comme on fait son rêve », « être de plain-pied avec l'horizon extra-humain.⁷ » C'est ainsi qu'elle constitue le creuset par où s'éprouve, comme une « invitation

⁵. Pierre Reverdy, « Circonstances de la poésie », *Sable mouvant*, Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 2003, p. 112. La poésie serait « ce centre errant, vide, hospitalier », dont parle Paul Celan, *La Rose de personne*, traduit de l'allemand par Martine Broda, Paris, Le Nouveau Commerce, 1979, p. 27.

⁶. Henri Michaux, *Misérable miracle*, Paris, Gallimard, 1972, p. 151.

⁷. Victor Hugo, *Le Promontoire du songe*, Paris, Gallimard, coll. « L'Imaginaire », 2012, p. 53 – 54 et p. 95.

au voyage », un surcroît de réalité aimanté par « les choses de l'infini », visions ou auditions qui ouvrent de nouveaux horizons, loin des paradis de pacotille, que l'on nous vend ici ou là. Incantation et principe de trouble, elle n'existe qu'à l'intersection de la réalité et du rêve, comme vie de tous les possibles, de tous les impossibles, vie de toutes les vies : « Pour écrire un poème, il faut recommencer sa vie, toutes les vies⁸ », lance Maurice Blanchard, lequel considérerait ses inventions d'ingénieur de machines aéronautiques, pour aller plus vite, plus loin, comme la même « activité poétique » que la création d'un poème. La poésie est ainsi un « pas au-delà », la quête d'un « grand objet extérieur » et d'un langage, d'un lieu et d'une formule qui échappent toujours, toujours « en avant », comme disait Rimbaud, « en route » selon Mandelstam, ou « en chemin » pour Celan, passage, appel d'air, respiration, invention, comme un « dégagement rêvé », un « chemin de la vie », « chemin qui marche » capable de changer ou orienter le cours d'une existence : une vie réinventée. À condition de ne pas la galvauder en la logeant dans tous les je-ne-sais-quoi ou n'importe quoi, à travers lesquels prolifèrent d'innombrables fadaïses ou baudruches, autant d'ersatz de poésie. Si il y a un « je-ne-sais-quoi poétique », il est dans l'infini et l'inachèvement de sa propre quête, dans *un no sé qué que quedan balbuciendo*⁹, par lequel Jean de la Croix, « comme un parfait

⁸. Maurice Blanchard, *Les Barricades mystérieuses*, op. cit., p. 65. « Le poète ouvre les yeux sur toutes les apparitions du monde visible, opération magique entièrement soumise au hasard des rencontres », *ibid.*, p. 144. Salah Stétié écrit de Rimbaud qu'il fut « entièrement dans le rêve et [...] entièrement dans la langue », *Rimbaud le huitième dormant*, Saint-Clément-de-Rivière, Fata Morgana, 1993, p. 71.

⁹. « Un je ne sais quoi qu'ils vont balbutiant », Jean de la Croix, « Cantique spirituel », *Poésies complètes*, traduit de l'espagnol par Bernard Sesé, Paris, José Corti, coll. « Ibériques », 1993, p. 25. Un autre vers fameux, considéré par Jorge Guillén comme le plus beau de la langue espagnole, *entremos más adentro en la espesura* (« Et dans l'épaisseur entrons plus avant »), dit magnifiquement cette unité de la vie et de la poésie, *ibid.*, p. 36.

chimiste et comme une âme sainte », dit comment la vie réelle est magnifiée, sublimée par la poésie comme création de langage.

Mais on ne peut s'étonner du galvaudage actuel du terme « poétique » et de la poésie, mise à toutes les sauces, souvent les plus indigestes, jusque dans la publicité, quand certains littérateurs ou confiseurs de mots en sont eux-mêmes en partie responsables. Qu'on se rappelle sur tel plateau de télévision Bernard Pivot lançant à la fin de son émission : « et maintenant Jacques Roubaud, un p'tit poème ? » La p'tite poésie pouet-pouet, *sans estomac*, qui pullule sous tant de formes lénifiantes et caricaturales, comme autant de baumes adoucissants aux misères quotidiennes, de la charmante poésie d'ambiance, frivole poésie des loisirs, assise sur la rhétorique agaçante du joli, à ses dérives les plus dérisoires, tel le slam, placardé jusque dans les manuels scolaires. Dépourvues du sentiment à vif de l'existence, ces simulacres, « créations poétiques » ou jolinesses, achèvent l'effacement de la poésie, la délitescence de toute aventure mentale, de toute passion et expérience de l'infini. Grand recyclage et surtout consternant dévoiement, promu par certaines institutions culturelles, dont la mascarade s'affiche désormais un peu partout. Car discours démagogique oblige et hédonisme culturel aidant, on a l'air de considérer que tout le monde peut « faire pouète », pourvu que ça rime platement (le degré zéro et infantile de la poésie). Ces enfantillages sont le signe de notre époque qui, avec le souci de distraire et d'être distrait, tient l'art pour une distraction. Selon les mêmes bonnes intentions, tout le monde est aussi artiste, au moins en puissance, même en faisant l'économie d'un apprentissage, confirmant la saisissante prémonition d'Arthur Cravan, poète-boxeur qui, lui, faisait passer l'homme avant l'artiste, la vie avant l'œuvre, la liberté avant les préoccupations littéraires,

et déclarait déjà il y a un siècle : « Dans la rue on ne verra bientôt plus que des artistes et l'on aura toutes les peines du monde à y découvrir un homme.¹⁰ » S'il n'en demeure pas moins vrai que « la main à plume vaut la main à char-ruie », on ne peut s'étonner de cette prolifération d'artistes et écrivains, « poètes ouvriers », quand être artiste ou le fait d'écrire est devenu un métier comme un autre, et non le résultat d'une attitude devant l'existence, un état d'esprit, une manière d'*habiter* le monde, un mode d'être, de sentir et penser lié à son destin. Une expérience, une forme de vie. Aux fonctionnaires qui lui demandaient sa profession au moment de la procédure d'expulsion de son atelier de la rue Joseph de Maistre à Paris : « Poète. – Mais ce n'est pas un métier ! », Ghérasim Luca répondit : « Non, c'est un état... »

Autre illustration des dévoiements de la poésie, plus grave encore, cet ahurissant article de 1963 publié par Roland Barthes dans *Les Cahiers de la publicité* sur le « message publicitaire, rêve et poésie », où il ne craint pas de dire que « les critères du langage publicitaire sont ceux-là même de la poésie¹¹ », « le message connoté » de la publicité réintroduisant le rêve et la vérité de la

¹⁰. Arthur Cravan, *Maintenant*, n° 4, mars-avril 1914, *Œuvres*, Paris, Éditions Ivrea, 2009, p. 69. Breton ne dira pas autre chose : « On *publie* pour chercher des hommes, et rien de plus. Des hommes, je suis de jour en jour plus curieux d'en découvrir », *Les Pas perdus*, Paris, Gallimard, coll. « L'Imaginaire », 1990, p. 9.

¹¹. Roland Barthes, « Le message publicitaire, rêve et poésie », *Les Cahiers de la publicité*, n° 7, 1963, p. 95. Loin de cet aveuglement structuraliste, Henri Meschonnic, qui voit l'écriture comme « une forme de vie qui transforme une forme de langage », et réciproquement, fera ce constat autrement lucide : « Un linguiste ne peut plus cacher qu'il échoue devant la poésie », *Critique du rythme*, Paris, Verdier, 1982, p. 34. Faillite que cingle ainsi l'ironie virulente et salutaire d'un Pierre Peuchmaurd : « Les hommes ne parlent pas linguistique. Ils ne connaissent pas ça. Même pas les écrivains. », *Le Pied à l'encrier*, Paris, Les loups sont fâchés, 2009, p. 65.

poésie. Comme si la poésie obéissait à des « critères » ! Sans peur du ridicule, il conclut même en parlant d'une « expérience de l'esprit ». Il y a de ces lectures où l'on se frotte les yeux. Et voilà comment on pollue tout, comment on dégrade l'esprit et on tue la poésie. Ceci dit, quant à la poésie, que peut-on attendre d'un homme qui déclare, entre autres expériences de l'esprit, que « la langue est fasciste » ? Si ce n'est des considérations théoriques et rhétoriques, un triturage abstrait de signifiants sacrifiant le signifié, sans amour ni haine, sans révolte, sans peur ni angoisse, sans tragique, sans joie, bref sans poésie. Et c'est ainsi que dans un contexte de « grande bouffe » culturelle permanente, celui de la marchandisation généralisée, du monde sensible, des corps et des esprits, propagée par les *produits* des industries culturelles, l'époque enfante des Jacques Séguéla, grand entrepreneur du « rêve publicitaire », dont on se souvient par exemple de l'indignation face à Michel Clouscard, sur le même plateau de télévision de Bernard Pivot (décidément bien symptomatique d'une misère littéraire) : « vous voulez tuer Coca-Cola, tuer le rêve ? » « Le vomissement impur de la Bêtise » (Mallarmé). Il était d'ailleurs étonnant d'entendre Séguéla reprendre vingt ans plus tard, exactement les mêmes termes que Barthes, en se faisant le défenseur du rêve et de l'esprit ! Un « art de réduire les têtes », auquel Clouscard répondit : « le rêve, c'est le Prélude de *Tristan et Isolde* ».

Tous ces galvaudages engendrent la même indifférenciation, un grand brouillage et nivellement de tout, qui porte toutes choses à l'insignifiance, comme une sournoise paralysie de la vie, entre bouillons de culture et mièvreries, tout un discours cosmétique accommodant les virulences aux mignardises, jusqu'à l'écoeurement. Un asphyxiant appauvrissement de la vie,

que ne sauve pas l'obsession esthétique du beau – c'est encore Cravan qui déclarait contre l'esthétisme ou l'enjolivement, l'enfermement de « la beauté pure », embaumée et dérisoire : « les abrutis ne voient le beau que dans les belles choses.¹² » « Beauté pure », injuriée par Rimbaud, qui correspond à ce « plaisir du texte », ce délice des mots, des Belles Lettres, sans réel pouvoir d'ébranlement ni incantation, dès lors qu'il ne franchit pas « le mur des mots¹³ », selon l'expression de Malcolm de Chazal. « *Words, words, words* », qui ouvrent des portes sur des espaces vides. C'est en liquidant les absurdes distinctions du beau et du laid que Baudelaire, et d'autres, libèrent la poésie et l'esprit, ou que le surréalisme ouvre les voies de l'insoumission totale.

On peut aussi s'interroger sur ce qu'il reste de poésie dans les nombreuses célébrations institutionnelles ou médiatiques, anniversaires et autres exercices d'admiration, qui ne sont le plus souvent qu'une pétrification de l'esprit des œuvres, l'étalage d'un respect mortifère, neutralisant le scandaleux et la révolte, derrière la figure statufiée de l'auteur, une béatification des artistes ou écrivains, idoles du culte de l'Art. Sans parler des annuels tapages médiatiques, dont la rentrée littéraire et les prix de l'automne sont les enflures dérisoires, que l'on songe seulement à la prospérité policée du mythe de Rimbaud et à l'érosion bienveillante de sa sauvage insurrection. Poète intempestif qui se voulut libre de toute attache, « protestation de tout l'être devant tout », selon l'expression d'André Breton ; mais poète dont les célébrations du cent cinquantième anniversaire en 2004 inspirèrent à Georges Picard ce constat

¹². Arthur Cravan, *Maintenant*, n° 5, mars-avril 1915, *Œuvres, op. cit.*, p. 93.

¹³. Malcolm de Chazal, « Rimbaud inconnu », *Comment devenir un génie ? Chroniques*, Paris, Éditions Philippe Rey, 2006, p. 351.

désolant, qui fait presque figure de parangon en la matière, évoquant

« le spectacle ridicule de poètes improvisés qui se répandent sur la Toile avec une vulgarité à vous faire détester à jamais l'idéal de la poésie. Que reste-t-il de Rimbaud lu, interprété, adapté, plagié, détourné et mouliné par la machine médiatique et publicitaire ? Des slogans, des images simplistes, une icône écœurante. Les bonnes intentions visant à faire connaître Rimbaud partout, jusque dans les halls de gare, par on ne sait quelle malédiction tournent au mauvais sentimentalisme. C'est qu'on ne peut pas accéder à la grande poésie, sinon très superficiellement, par la magie douteuse de campagnes de promotion "vendant" du Rimbaud comme une pop star.¹⁴ »

Les vertus thérapeutiques, et conjointement policières, de ces « actions culturelles », valorisées comme une victoire de la démocratie, et désormais fabriquées à la chaîne par tous les faux-monnayeurs de la culture, signent en fait une pernicieuse entreprise de domestication et standardisation de l'esprit. On fait et défait ainsi les modes, on crée des vagues, sans faire de vagues, si bien que voudrait-on nous vendre une « déculturation » qu'on ne s'y prendrait pas de manière plus chic, même si le procédé, obscène, revient en fait à changer l'ivraie des anges en bon grain à cochons. Poudre aux yeux, mise en scène, cette idolâtrie de la culture, affublée d'une rhétorique élégante, polissage d'icônes ou monuments, travestit tout l'éperdu de la poésie en contrefaçons, gentils dictames ou solennelles frivolités. Cette culture sans révolte, dans un

¹⁴ Georges Picard, *Tout le monde devrait écrire*, Paris, José Corti, 2006, p. 80.

monde où la révolte est souvent sans culture, est un exemple de plus de la manière insidieuse dont on tend à barricader les horizons et mutiler notre liberté ; car c'est bien de liberté qu'il s'agit avant tout. Or, ce n'est pas tant la liberté qui nous manque, mais l'esprit de révolte, pour vouloir rester libres, « adorer la liberté libre », selon le désir de Rimbaud.

PRATIQUER LA POÉSIE

Avec les poètes, on n'a que faire de ces moulinettes du recyclage, galvaudage, véritable dessiccation des vies et poèmes, enrégimentés ; on n'a que faire du culte des (grands) hommes, qui participe, avec la grande consommation culturelle contemporaine, d'une réification, pétrification des fulgurances, trahison et neutralisation de la révolte poétique. Car « en matière de révolte, comme l'écrivait Breton dans le *Second Manifeste du surréalisme*, aucun de nous ne doit avoir besoin d'ancêtre¹⁵ », et « toutes les idées qui triomphent courent à leur perte¹⁶ », par le détournement des principes de liberté en systèmes de domination, lesquels concourent aux dimensions collective et définitive qu'on exige des monuments. La poésie se dérobe à ces systèmes, entretenant au contraire des courants ou appels d'air permanents, des illuminations, l'ouverture d'un autre monde, au sein du nôtre. Et si l'époque n'est plus aux poètes maudits, malgré tout, la poésie ne peut que maudire ce monde cerné de mascarades et gavé de *littérature sans estomac*, avec toute la virulence d'un « contre-poison », pour le réenchanter bien sûr, *ailleurs et autrement*. À l'opposé du *peu de réalité* érigé en Panthéon culturel, elle est ce qui vivifie, aiguise,

¹⁵. André Breton, *Manifestes du surréalisme*, Paris, Gallimard, coll. « folio », 1992, p. 76.

¹⁶. André Breton, *Prologomènes à un troisième manifeste*, *ibid.*, p. 157.

relance en elle-même la vie. Tout le reste est menteries, postures et littérature. Pour le poète, « habité par la langue », « illuminé du langage » (Novalis), qu'il bouscule et réinvente, il s'agit avant tout de réinventer sa vie, réinventer le monde, se créer un monde vivable. Car il s'agit bien de *mettre au monde* la poésie, selon laquelle rien ne vaut d'être dit que l'indicible. Sans doute faut-il rappeler ce qu'énonçait si lumineusement Pierre Reverdy, parlant de « cette émotion appelée poésie », qui révèle des liens secrets entre les choses :

« la poésie n'est pas plus dans les mots que dans le coucher du soleil ou l'épanouissement splendide de l'aurore – pas plus dans la tristesse que dans la joie. Elle est dans ce que deviennent les mots atteignant l'âme humaine, quand ils ont transformé le coucher du soleil ou l'aurore, la tristesse ou la joie. Elle est dans cette transmutation opérée sur les choses par la vertu des mots [...] se répercutant dans l'esprit et sur la sensibilité.¹⁷ »

Transmutation réciproque qui respiritualise l'homme, réenchante le monde, la réalité vécue, par le mystère du langage, lequel réclame un « apprentissage du silence », que l'époque tend inlassablement à recouvrir, comme le déplorait déjà Armel Guerne :

¹⁷. Pierre Reverdy, *Cette émotion appelée poésie*, dans *Sable mouvant*, *op. cit.*, p. 108. N'en déplaise à Mallarmé, c'est aussi à un au-delà des mots et des Lettres que Paul Celan assigne la poésie, voix qui convertit les mots en infini et les laisse lettre morte, vise à l'infini, non pas hors du temps, mais à travers le temps : « cette parole qui recueille l'infini là où n'arrivent que du mortel et du pour rien », *Le Méridien & autres proses*, traduit de l'allemand par Jean Launay, Paris, Éditions du Seuil, coll. « La Librairie du XXI^e siècle », 2002, p. 81.

« Ce qui fausse aujourd'hui l'art d'écrire et l'écarte de ses magies opérant en silence sur la sensibilité et la richesse du lecteur, ce lien d'esprit à esprit par-dessus les mots, cette transfusion d'âme à âme, c'est que la plupart des auteurs n'écrivent que pour être imprimés et pour faire du bruit.¹⁸ »

Mais le suprême pouvoir marchand n'a que faire, ne peut rien faire du silence, pas plus que du « goût de l'infini » (Baudelaire) ou de la vie intérieure du lecteur – ce qui justifie la suppression de telle émission radiophonique (*Du jour au lendemain* d'Alain Veinstein), sans doute la dernière qui échappait encore à la poudre aux yeux de la culture médiatique, aux discours uniformisés de la promotion des *produits culturels*, et parlait encore de poésie, de livres qui ne font pas de bruit, sauf dans la vie intérieure des lecteurs. Et par un art d'écouter, désormais perdu, quelque appel d'air, souterrain, magnétique, pouvait souffler et résonner au plus profond de ces voix nues, comme de leurs auditeurs.

Car c'est bien au creux de l'énigme conjointe du langage et de nos vies que peut jaillir la poésie, non pas en révélant *le Mystère dans les lettres*, mais le mystère dans l'être, dans la vie. Et n'en déplaise encore à Mallarmé, qui se dit lui-même « littérateur pur et simple » et met le monde entre parenthèses, nullement dans quelque fuite vers un ailleurs utopique ou fantomatique, évanescente aimantée par un pur Idéal transcendant, plus ou moins abstrait, perdu

¹⁸. Armel Guerne, « La fugue », *Le Verbe nu*, Paris, Éditions du Seuil, 2015, p. 210. Même communion de la pensée et du sentiment chez Rimbaud, dans sa lettre dite du Voyant : « Cette langue sera de l'âme pour l'âme, résumant tout, parfums, sons, couleurs, de la pensée accrochant la pensée et tirant », *Œuvres complètes, correspondance*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2004, p. 230.

dans les brouillards d'arrière-mondes poétiques : « Fuir ! là-bas fuir !¹⁹ » De fait, il est un peu désolant de voir « le poète pur » Mallarmé, au nom d'un idéalisme pontifiant (Rêve majuscule) attaché au seul horizon des lettres, se méfier de Baudelaire, quand celui-ci stigmatise « un monde où l'action n'est pas la sœur du rêve ». Si « la poésie est véritablement le réel absolu », selon la formule philosophique de Novalis, il n'y a pas de rupture entre la vie courante et le monde de l'art, il n'y a pas d'un côté la poésie et de l'autre la vie, mais plutôt une unité du monde, chère à Novalis, et selon laquelle, aussi sombre et désespéré soit ce monde, peut surgir ce « sentiment de la merveille » dont parle Julien Gracq, « le sentiment de la merveille unique que c'est d'avoir vécu dans ce monde et dans nul autre.²⁰ » Le monde est un et tout est en lui. Qu'on lise par exemple certains passages sur la venue de l'été, vu depuis le Goulag, dans les *Récits de la Kolyma* de Varlam Chalamov, pour en avoir une étourdissante manifestation ; ou bien encore toute la poésie de Paul Celan, qui n'est qu'une façon de se tenir encore debout, malgré tout, malgré les trous noirs du désastre. Ainsi, la poésie est à vif, liée à la vie, alors même qu'elle s'en va de partout – ce qu'un Artaud aura suffisamment crié, contre toutes les idées inertes, désintéressées et pétrifiées de l'art, clamant l'impérieuse nécessité d'un re-

¹⁹. Stéphane Mallarmé, « Brise marine », *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1945, p. 38. « Je redeviens un littérateur pur et simple », lettre à Henri Cazalis du 3 mars 1871, *Correspondance, Lettres sur la poésie*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1995, p. 496. Critiquant son « idéalisme de potache » et sa « fausse idée du rêve », Pierre Peuchmaurd fait ce commentaire : « répondant à une enquête sur le rêve, Mallarmé écrit : "Aussi le poète qui, véritablement, rêve éveillé [...] n'attend-il rien des surprises de la nuit." Il était temps qu'arrive le poète Sigmund Freud. », *Le Pied à l'encrier, op. cit.*, p. 10.

²⁰. Julien Gracq, « Pourquoi la littérature respire mal ? », *Préférences, Œuvres complètes*, t. I, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1989, p. 874.

tour à la vie. Avec tout l'abrupt de ses fulgurances : « Sous la poésie des textes, il y a la poésie tout court, sans forme et sans texte.²¹ » Elle n'est et n'a d'intérêt que pour autant qu'elle vibre aux cordes même de l'existence. À l'encontre du « peu de réalité » d'un art au formol, « l'état poétique, un état transcendant de vie²² », est chez Artaud une rage d'« *ameuter* la vie²³ », « refaire sa vie²⁴ », car « c'est maintenant qu'il faut reprendre vie²⁵ », « comprendre et *exercer* la vie [...] retrouver la vie²⁶ ». Comme on est loin de l'irréalité de certaines tristes « vérités » de la philosophie, absconses considérations heideggeriennes, qui embrument l'esprit, selon lesquelles la poésie ou la beauté serait « le mode de séjour de la vérité », laquelle n'a rien à voir avec la beauté.

Si le sens se meurt à mesure que le langage est frappé d'insignifiance, indifférenciation, ou bien boursoufflé par tous les « jargons de l'authenticité », on comprend que parmi toutes nos *réponses énigmatiques*, et forcément lacunaires, la poésie, intensification réciproque de la réalité que l'on vit et de la langue qui l'interroge, demeure bien cette énigme qui anéantit tant de faux-semblants de certitudes et dénis du nihilisme. Telle une évidence occulte, que Joë Bousquet regarde comme « la langue naturelle de ce que nous sommes sans le savoir », donc en même temps de ce que nous sommes et ne sommes pas, de ce qui

²¹. Antonin Artaud, *Le Théâtre et son double*, *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2004, p. 552. Il ajoute que « cette idée d'art détaché, de poésie-charme et qui n'existe que pour charmer les loisirs, est une idée de décadence, et elle démontre hautement notre puissance de castration », *ibid.*, p. 551.

²². *Ibid.*, p. 580.

²³. Antonin Artaud, « Le surréalisme et la fin de l'ère chrétienne », *Nouveaux Écrits de Rodez*, Paris, Gallimard, coll. « L'Imaginaire », 2007, p. 157.

²⁴. Antonin Artaud, « Position de la chair », *Œuvres*, *op. cit.*, p. 146.

²⁵. Antonin Artaud, « Autour de la séance au Vieux-Colombier » (1946), *ibid.*, p. 1182.

²⁶. Antonin Artaud, *Le Théâtre et son double*, *op. cit.*, p. 507.

nous relie au monde, au tout autre, et nous en différencie, notre énigme incarnée. Car raisons et déraison d'être, raisons et déraison, illuminantes, de la langue se départagent mal au prisme de la poésie, quand elle ose regarder en face le mystère de l'existence, la Nuit qui est en nous, et par-delà nos abîmes lancer ses éclairs de beauté, *signes ascendants*, vers l'infini auquel on aspire, selon notre « soif insatiable de l'infini²⁷ » dont parle Lautréamont. Cet infini n'est pas dans la métaphysique de « vers sacrés » ou la rêverie éthérée d'un idéal transcendant, mais au cœur de notre finitude, caché dans les apparences du fini, à la manière de la fameuse colline de Leopardi, dans son poème précisément intitulé « L'Infini ». C'est cette sidération devant l'inconnu, le merveilleux, où s'étreignent la beauté des choses et son insoutenable fin, ses apparitions et ses disparitions, qui aiguise la poésie, en est la condition triomphale. Comment oublier qu'Orphée est le premier poète ?

Mais dans le monde actuel, ébloui, aveuglé par trop de lumières (sans majuscule) ou *trop de réalité*, du sens mystérieux de la vie, comme du néant ou du tragique, des abîmes conjoints de la beauté et de la mort, de cette nuit de l'homme et du monde reconnue par Hegel, personne ou presque ne veut rien entendre, occultant cette obscurité, cet « infracassable noyau de nuit », où se trament pourtant, souterrainement, d'incommensurable vertiges, source de bien des possibles et impossibles. Le champ des possibles naît au *cœur des ténèbres*, dans l'expérience de notre nuit intérieure, en inquiétude de notre périlleuse et incertaine liberté, quand elle côtoie l'infini, et nous pousse à vivre, sentir et penser autrement. Mais par peur de la nuit, peur de la mort (peur de la vie ?),

²⁷. Isidore Ducasse Comte de Lautréamont, *Les Chants de Maldoror, Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 1973, p. 28.

l'attraction et les errements d'un *supérieur inconnu* ne semblent guère à l'ordre du jour, dans une époque affichant plutôt haut et fort un immanentisme myope, sans *au-delà*, et en même temps enlisée dans une déréalisation du monde. Aujourd'hui, sous l'écrasant hédonisme culturel au banquet duquel on nous convie de toutes parts, les vertiges du désir et tout l'obscur théâtre des passions, leurs *leçons de ténèbres*, se trouvent offusqués, entravés, refoulés (?), et avec eux les pouvoirs qui habitent et embrasent notre espace mental, nos rêveries, inquiétudes, désirs, doutes, interrogations, fascinations, rires, peurs, angoisses, éblouissements, extases. Où trouver la moindre once de poésie dans l'improbable hédonisme solaire (façon crème à bronzer ?), vendu par un Michel Onfray, qui se pique d'écrire des haïkus et, par peur du noir, célèbre une jouissance d'immaculée conception, sans mystère ni bizarre, mais aussi sans joie, quasi éthérée ? Loin de ces leçons de moraline, la poésie cherche plutôt à « repassionner la vie », selon le mot de Breton²⁸. Et si Rimbaud aura été le premier à penser et vivre l'impossibilité de la poésie, en « opéré vivant » ou « suicidé vivant » de la poésie, plutôt que de lui ériger une statue, n'est-il pas plus vital d'en comprendre l'adieu et la rage ? ou comme le dit Pierre Peuchmaurd, « Rimbaud a suicidé la poésie en lui et l'a accouchée pour le monde. Sans douleur ?²⁹ » Car si « mettre au monde » la poésie consiste véritablement à étreindre la réalité, on ne peut oublier que la réalité n'est pas, mais veut être

²⁸. André Breton : « la vie humaine est à *repassionner* », « Lumière noire », *Arcane 17, Œuvres complètes*, t. III, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1999, p. 104.

²⁹. Pierre Peuchmaurd, *Le Pied à l'encrier*, *op. cit.*, p. 154. Loin des ambitions et postures d'écrivain, Peuchmaurd interroge : « Écrivain. Est-ce qu'ils se rendent compte de ce que ce mot dit ? », *Fatigues, aphorismes complets*, Montréal, L'Oie de Cravan, 2014, p. 144 ; ajoutant : « On écrit comme on respire, c'est-à-dire comme on étouffe. », *ibid.*, p. 57.

cherchée, révélée et conquise. De là, prise entre les mensonges de la vérité et les incertitudes de la réalité, son obscurité, son vibrant mystère.

Pour André Breton, dont la maison de verre (« la maison que j'habite, ma vie, ce que j'écris »³⁰) est l'image même de la primauté de la vie, l'unité de la poésie, de la liberté et l'amour, ces trois mystères, transparait dans la révolte, dans un affolement conjoint du désir et du langage. Irrépressible désir, dont on est toujours la proie, même si, sans aucun doute, « le poème est l'amour réalisé du désir demeuré désir³¹ ». Ainsi, selon une attitude surréaliste dans la vie, inaugurée par Jarry, Cravan, Vaché ou Rigaut, l'art n'est pas un but, mais un moyen³², car il s'agit moins de changer l'art que de changer d'art, changer la vie, un exercice de vie, une pratique, une révolte, contre la brutalité d'un monde où la fin justifie les moyens. « Que peut un homme ? » Reprenant et incarnant la question de Monsieur Teste, Cravan, en poète de sa vie et « prophète d'une nouvelle vie », cherche un langage physique, qui « agit », remue, bouscule, transporte, comme une déflagration : « Il y a danger pour le corps à lire mes livres³³ ». Pour ces allergiques à la littérature, à la poésie « sans estomac », plus

³⁰. André Breton, *L'Amour fou, Œuvres complètes*, t. II, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1992, p. 681.

³¹. René Char, *Fureur et mystère*, Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 1993, p. 73. Malgré, ou plutôt dans sa *haine de la poésie*, qu'il considèrerait comme signe de liberté, Georges Bataille la rapproche du sublime : « Que signifierait l'art, l'architecture, la musique, la peinture ou la poésie si ce n'est l'attente, d'un moment émerveillé, suspendu, d'un moment miraculeux ? », *La Souveraineté, Œuvres complètes*, t. VIII, Paris, Gallimard, 1976, p. 249.

³². Arthur Cravan : « j'ai toujours essayé de considérer l'art comme un moyen et non comme un but », *Maintenant*, n° 2, juillet 1913, *Œuvres, op. cit.*, p. 33.

³³. *Ibid.*, p. 107. À cette aune, Cravan ne comprend pas « comment Victor Hugo a pu, quarante ans durant, faire son métier. Toute la littérature, c'est : ta, ta, ta, ta, ta, ta. L'Art, l'Art, ce que je m'en fiche de l'Art ! », *Maintenant*, n° 3, octobre-novembre 1913, *ibid.*, p. 50. « Un livre devrait être un geste », note Jacques Rigaut dans ses aphorismes,

préoccupés de « refaire l’entendement humain » et créer leur vie, que de la carrière ou du souci de l’Art, le mot d’ordre tacite semble être celui de Lautréamont, selon lequel « la poésie doit avoir pour but la vérité pratique.³⁴ » Breton fera siens ces appels d’air et ce dégagement du « boulet » de l’œuvre d’art, exigeant « qu’on se donne seulement la peine de *pratiquer* la poésie³⁵ », laquelle, « au besoin sans poèmes », n’existe véritablement et n’a d’intérêt qu’en étant « une solution particulière du problème de notre vie.³⁶ » Ce qu’elle a été, éperdument, pour des Nerval, Rimbaud, Jean-Pierre Duprey, Francis Jiauque, Stanislas Rodanski ou Ghérasim Luca – qui l’ont vécue passionnément, et en ont payé le prix fort.

Car par-delà les Lettres, et à mille lieues de tous les simulacres poétiques, ce qui importe avant tout, c’est d’inventer sa propre vie, conjurer « l’abîme que l’on a délibérément creusé entre le ”vécu” et l’imaginaire³⁷ », comme l’écrit Claude Tarnaud, avec la liberté d’une existence et d’une écriture aventureusement liées : une aventure mentale, « mythique-vécue ». Dès lors, on ne peut faire l’économie de la question posée dans l’incipit de *Nadja* : « Qui suis-je ? », immédiatement suivie de la question de « savoir qui je ”hante” ? » Une identité en devenir, éprouvant le tourment d’être l’énigme incarnée de son propre fantôme, comme si la quête de soi et la question de « la vérité dans une âme et dans un corps » étaient vouées à l’errance. Et sans doute y a-t-il à la

Écrits, Paris, Gallimard, 1970, p. 83.

³⁴. Isidore Ducasse Comte de Lautréamont, *Poésies II, Œuvres complètes, op. cit.*, p. 302.

³⁵. André Breton, *Manifestes du surréalisme, op. cit.*, p. 28.

³⁶. André Breton, *Les Pas perdus, op. cit.*, p. 110.

³⁷. Claude Tarnaud, *L’Aventure de la Marie-Jeanne ou le Journal indien*, Brest, Les Hauts-Fonds, 2013, p. 9.

fois quelque péril et quelque nécessité dans cet affolant entêtement à donner sens à l'aberration de la vie, et pour ne pas « démeriter de la vie », poursuivre le point de fuite, aventureux, de sa liberté encore inconnue, toujours à réinventer. Tel serait alors le sens du fameux « Je est un autre » : qu'on n'en finit jamais d'être un homme, insaisissable et inépuisable. Parce que certains insoumis et traqueurs de liberté ressentent rageusement le « peu de réalité » du monde tel qu'il est, ou tel qu'il s'affiche, avec l'oxygène de l'insubordination, ces « rêveurs définitifs » cherchent des espaces, des repaires, plutôt que des repères ; et simultanément se cherchent, dans un « lâchez tout » et un « écart absolu ». Car au fond, il s'agit toujours de « comment s'en sortir sans sortir » (Ghérasim Luca) – même si « la vraie vie » demeure toujours absente, du moins désirée.

Quand elle s'écrit, seule cette *pratique* de la poésie, contre tous les fléchissements ou assouplissements de l'âme, peut porter *le poids vivant de la parole*, le verbe vivant, une poésie de chair, d'os et de sang, qui met le feu dans la langue. Cette exigence est garante de son aboutissement éperdu, car, comme le note Armel Guerne, « le vrai mystère de toute poésie, c'est que le poète est en nous ; l'autre, celui qui parle, ne parle pas [...] Le poète n'a fait que de s'ouvrir le sang, source de la parole.³⁸ » Sans même écrire, au-delà de la littérature, nous avons un besoin vital de poésie, dont Chalamov a parlé comme d'un besoin de pain – en vertu de cette saisie physique de la pensée, Artaud parlait

³⁸. Armel Guerne, « Novalis, *Hymnes à la nuit* », *Le Verbe nu*, *op. cit.*, p. 95. « La poésie : c'est chaque fois une seule fois l'envoi de son destin à la langue » écrit Paul Celan, *Le Méridien & autres proses*, *op. cit.*, p. 41 ; invention et rencontre de soi inséparables de la rencontre avec l'autre, toujours selon Celan : « Je ne vois pas de différence de principe entre une poignée de main et un poème », *ibid.*, p. 44.

de même de la force vivante de la culture, de la création, comme d'une faim. Aussi essentielle que « le droit de rêver », cher à Bachelard, il y a bien une *condition poétique* de l'homme, qui consiste à vivre avec le merveilleux, mais aussi l'intolérable, celui de la finitude de toutes choses – il y a une faim et soif de poésie, qui est faim et soif d'infini, inconnu, beauté, liberté, amour... Tandis qu'on sacrifie trop souvent l'homme concret à des conceptions abstraites de l'homme, Wilhelm Furtwängler parlait de la musique, pour le compositeur ou l'interprète, comme d'un acte d'amour, amour de l'univers, amour de l'humanité, capable de régénérer le monde ; sans aucun doute en est-il de même de la poésie, pour le poète, comme pour le lecteur.

Mais à fourrer la poésie partout, n'importe où, jusque dans d'insolents slogans ou messages commerciaux, qui participent du devenir marchandise de toutes choses, c'est la culture même, la grande aventure de l'esprit, et bien sûr la poésie elle-même qui s'en trouvent mutilées, rabaisées aux valeurs matérielles de la consommation. Nouvelle manière de tuer la liberté de l'esprit, l'esprit et le verbe, ruiner les rêves de notre vie intérieure, qui fait que la vie vaille la peine d'être vécue, que l'on puisse « continuer à rêver pour ne pas périr » (Nietzsche), en vertu de notre indécidable partage entre visible et invisible. Mais le monde semble s'épuiser en simulacres et grimaces, révélant son formidable instinct de mort. Dans une époque dominée par la barbarie mécanique, la poésie, elle, ne devrait pas perdre le sens de la vie, en vertu duquel des Nerval, Baudelaire, Rimbaud, Lautréamont, sont morts dans la rage, une fureur de vivre, avec « le courage du poète ». Mais « délivrez-nous, délivrez-nous de la littérature ! Délivrons-nous.³⁹ » De la poésie, aussi

³⁹. Pierre Peuchmaurd, *Le Pied à l'encrier*, *op. cit.*, p. 103.

indéfinissable que vitale, on pourrait dire ce qu'Annie Le Brun dit de l'écriture, à l'encontre des prétendus « coups de foudre littéraires » et autres vocations d'écrivain : « Qu'il s'agisse des êtres ou de ce qu'ils produisent, on n'aime vraiment que ce qui n'en finit pas de se clore sur sa propre énigme. Et si la dernière page d'un livre ne se referme pas sur un monde inaccessible, quel est donc ce livre ? [...] l'écriture devient parfois cette façon unique d'arracher au temps un lambeau d'éternité, ce qui est d'ailleurs plus l'apanage de la passion que de ce qu'on appelle l'art ou la littérature.⁴⁰ »

BIBLIOGRAPHIE

- Antonin ARTAUD, *Le Théâtre et son double, Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2004.
- Antonin ARTAUD, « Le surréalisme et la fin de l'ère chrétienne », *Nouveaux Écrits de Rodez*, Paris, Gallimard, coll. « L'Imaginaire », 2007.
- Roland BARTHES, « Le message publicitaire, rêve et poésie », *Les Cahiers de la publicité*, n° 7, 1963.
- Georges BATAILLE, *La Souveraineté, Œuvres complètes*, t. VIII, Paris, Gallimard, 1976.
- Charles BAUDELAIRE, *Les Fleurs du mal*, Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 1999.
- Émile BENVENISTE, *Problèmes de linguistique générale*, t. 2, Paris, Gallimard, 1974.

⁴⁰. Annie Le Brun, « La main à plume vaut la main à charrue », *À distance*, Paris, Jean-Jacques Pauvert aux éditions Carrère, 1984, p. 188 – 191.

- Maurice BLANCHARD, *Les Barricades mystérieuses*, Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 1994.
- André BRETON, *Manifestes du surréalisme*, Paris, Gallimard, coll. « folio », 1992.
- André BRETON, *Les Pas perdus*, Paris, Gallimard, coll. « L'Imaginaire », 1990.
- André BRETON, *L'Amour fou, Œuvres complètes*, t. II, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1992.
- André BRETON, *Arcane 17, Œuvres complètes*, t. III, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1999.
- Paul CELAN, *La Rose de personne*, traduit de l'allemand par Martine Broda, Paris, Le Nouveau Commerce, 1979.
- Paul CELAN, *Le Méridien & autres proses*, traduit de l'allemand par Jean Launay, Paris, Le Seuil, 2002.
- Varlam CHALAMOV, *Récits de la Kolyma*, traduit du russe par Catherine Fournier, Sophie Benech et Luba Jurgenson, Paris, Verdier, 2003.
- René CHAR, *Fureur et mystère*, Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 1993.
- Malcolm de CHAZAL, « Rimbaud inconnu », *Comment devenir un génie ? Chroniques*, Paris, Éditions Philippe Rey, 2006.
- Arthur CRAVAN, *Œuvres*, Paris, Éditions Ivrea, 2009.
- Isidore DUCASSE, dit Comte de LAUTRÉAMONT, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 1973.
- Benjamin FONDANE, *Baudelaire et l'expérience du gouffre*, Paris, Seghers, 1972.
- Julien GRACQ, « Pourquoi la littérature respire mal ? », *Préférences, Œuvres complètes*, t. I, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1989.

- Armel GUERNE, *Le Verbe nu*, Paris, Éditions du Seuil, 2015.
- Victor HUGO, *Le Promontoire du songe*, Paris, Gallimard, coll. « L'Imaginaire », 2012.
- JEAN DE LA CROIX, « Cantique spirituel », *Poésies complètes*, traduit de l'espagnol par Bernard Sesé, Paris, José Corti, coll. « Ibériques », 1993.
- Annie LE BRUN, *À distance*, Paris, Jean-Jacques Pauvert aux éditions Carrère, 1984.
- Annie LE BRUN, *Appel d'air*, Paris, Verdier, 2011.
- Giacomo LEOPARDI, « L'Infini », *Canti*, traduit de l'italien par Philippe Jaccottet, Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 1982.
- Gabriel García LORCA, “De viva voz a Gerardo Diego”, *Obras Completas*, vol. 1, Madrid, Aguilar, 1972.
- Ghérasim LUCA, *Comment s'en sortir sans sortir*, « Récital télévisuel », réalisé par Raoul Sangla, La Sept/CDN/FR3, 1989 ; édité en DVD, accompagné d'un livret des textes, Paris, José Corti, 2008.
- Stéphane MALLARMÉ, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1945.
- Stéphane MALLARMÉ, *Correspondance. Lettres sur la poésie*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1995.
- Henri MESCHONNIC, *Critique du rythme*, Paris, Verdier, 1982.
- Henri MICHAUX, *Misérable miracle*, Paris, Gallimard, 1972.
- Friedrich von Hardenberg, dit NOVALIS, *Fragments*, précédé de *Les Disciples à Saïs*, traduit de l'allemand par Maurice Maeterlinck, Paris, José Corti, 1992.
- Pierre PEUCHMAURD, *Le Pied à l'encrier*, Paris, Les loups sont fâchés, 2009.

- Pierre PEUCHMAURD, *Fatigues, aphorismes complets*, Montréal, L'Oie de Cravan, 2014.
- Georges PICARD, *Tout le monde devrait écrire*, Paris, José Corti, 2006.
- Pierre REVERDY, *Cette émotion appelée poésie*, « Circonstances de la poésie », *Sable mouvant*, Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 2003.
- Jacques RIGAUT, *Écrits*, Paris, Gallimard, 1970.
- Arthur RIMBAUD, *Œuvres complètes, correspondance*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2004.
- Salah STÉTIÉ, *Rimbaud, le huitième dormant*, Saint-Clément-de-Rivière, Fata Morgana, 1993.
- Claude TARNAUD, *L'Aventure de la Marie-Jeanne ou le Journal indien*, Brest, Les Hauts-Fonds, 2013.